

dans ceux des humbles et des déshérités de ce monde cette résignation sereine qui s'alimente et se reconforte par la sûre espérance des promesses éternelles. C'est pourquoi, si l'on perd de vue la loi divine, on soustrait à l'ordre moral son principal et plus fort soutien et le véritable fondement de toute tranquillité.

Voilà d'où vient le fait journalier du malaise et des agitations qui tourmentent la génération contemporaine. On acclame la paix parmi les nations policées ; mais la vraie paix n'y est pas ni ne peut y être parce que l'on s'écarte sur trop de points de Celui qui, seul, peut la donner. Peut-être ne recourra-t-on pas aux armes, et les antagonismes qui se sont fait jour n'éclateront-ils pas ; mais les désirs immodérés, les appétits ambitieux, les défiances, les jalousies, ne se calmeront pas au fond des cœurs, si Jésus-Christ ne revient y régner avec sa foi et sa loi. Et, puisqu'il n'y a qu'une seule vraie foi du Christ, puisse-t-on comprendre que lorsque l'Eglise, la commune mère, s'efforce de rappeler affectueusement dans son sein toutes les nations, elle fait œuvre non seulement religieuse, mais hautement civile !

Et maintenant il est à relever ici que, en comparaison d'autres pays, une cause perturbatrice de plus éprouve depuis plusieurs lustres notre péninsule : Nous voulons dire le conflit que d'autres fois déjà Nous avons déploré ici même et qui subsiste entre l'Etat et le Siège apostolique. Les esprits partiaux ou légers peuvent ne pas s'en préoccuper ; mais ceux qui jugent d'un esprit impartial et avec un sentiment de rectitude, ne peuvent pas ne pas en voir les maux et en souhaiter la fin. Est-ce donc un sujet de tranquillité que la condition inouïe qui Nous est faite et qui tient en émoi tous les fils dévoués que compte l'Eglise d'un pôle à l'autre de la terre ? Y aurait-il par hasard une garantie de sécurité dans cette éclatante rupture avec les souvenirs, les sentiments, la loi historique des populations italiennes ? A quoi sert, en effet, de le dissimuler, la présente situation d'hostilité envers le Pontife romain répugne, entre autres choses, aux traditions, au génie même national ; aussi cette situation n'aura-t-elle jamais les suffrages de la pluralité des Italiens, catholiques dans l'âme, habitués à envisager la Papauté comme le boulevard de leur salut et de leur grandeur et à la considérer comme la tête et le cœur de la nation.

Si donc ils montrent qu'ils comprennent que l'unité politique ne suffit pas pour les rendre plus prospères ; s'ils cherchent, comme poussés par l'instinct de la conservation, à se serrer de plus en plus étroitement autour du Siège de saint Pierre ; s'ils veulent que l'indépendance soit rendue comme il convient au Souverain Pontife et qu'Il soit réintégré dans ses droits : — c'est mal de ne pas comprendre le vrai caractère de ces sentiments ; et c'est pire encore de mettre en un même faisceau des citoyens pacifiques et les factions subversives.

Mais si invétérées que soient les fausses préoccupations, elle ne peut échapper aux esprits sensés cette économie providentielle qui a en quelque sorte uni solidirement au Siège apostolique les destinées de la Péninsule.

Quand donc fut-il déplacé pour un Etat d'entrer en la voie des justes réparations ? Et dans la question dont il s'agit, nul ne